

**Jean-Claude Larrat**

### **Chamson et Malraux contre « l'uchronie »**

*Avant qu'une amitié et des engagements communs les lient, Malraux et Chamson se sont « rencontrés » dans un ouvrage collectif, Écrits (Grasset, «Les Cahiers verts», 1927). Plus qu'une coïncidence, cette «rencontre» marque en effet une complicité intellectuelle. En proposant d'y revenir, Jean-Claude Larrat montre ce que doit la pensée malrucienne de l'Histoire et de l'Art à celle d'un essayiste dont la lucidité déjouait, dès 1927, les illusions totalitaires de «l'uchronie ».*

André Chamson aurait pu être un personnage de Malraux. Romancier, essayiste et érudit – comme les intellectuels des *Noyers de l'Altenburg* –, militant antifasciste actif et convaincu, chartiste se donnant pour mission – comme le Lapez de *L'Espoir* –, de protéger le patrimoine artistique de la France pendant la guerre, résistant puis officier dans l'armée de la Libération, combattant aux côtés de Malraux à la tête de la Brigade Alsace-Lorraine, il devint, en 1959, directeur général des Archives de France. Sa première rencontre avec Malraux eut lieu en 1927, dans un ouvrage collectif, le numéro 70 des « Cahiers Verts » (la collection dirigée par Daniel Halévy chez Grasset), intitulé *Écrits*, où l'on trouvait également des textes de Jean Grenier, d'Henri Petit et trois poèmes de Pierre Jean Jouve. Malraux, nerveux, lyrique et quelque peu sibyllin, scrutait l'avenir de la «jeunesse européenne », tandis que Chamson dissertait sereinement sur l'étrange notion qu'il appelait (à la suite du philosophe français Renouvier) « uchronie ».

Si nous avons choisi de présenter ici ce texte de Chamson intitulé « L'Homme contre l'Histoire. Puissance de l'Uchronie », c'est que cette première « rencontre » avec Malraux ne fut pas une simple coïncidence sans lendemain. Cette réflexion sur l'Histoire, d'une étonnante modernité, a fort bien pu inspirer à Malraux les réserves qu'il a toujours gardées envers ces grandes philosophies de l'histoire qui ont séduit tant d'intellectuels et inspiré, au XX<sup>e</sup> siècle, tant de stratégies politiques catastrophiques.

Les invités d'une décade de Pontigny consacrée, en août 1928, aux « Jeunesses d'après-guerre » assistèrent à « la lutte de la hache et du pommier ». Malraux – la hache – se présentait comme « l'homme nouveau », ayant tranché toutes les amarres qui peuvent lier un individu à des ancêtres, un héritage, des traditions: famille, patrie, terroir, études, corporations, institutions... Chamson – le pommier – tenait à ses origines provençales; bien que partageant les idées progressistes et universalistes de la gauche intellectuelle d'alors, il voyait dans son attachement à la terre natale une composante essentielle et irréductible de son identité personnelle. La dédicace du texte de 1927 sur « l'uchronie » était d'ailleurs : « À ma femme. En notre fidélité à la Provence ».

C'est bien là, en effet, le problème que Chamson tente de poser. En 1927, il reprend, à sa façon, le constat déjà fait par le philosophe Hegel d'une « irruption de la Raison dans l'Histoire » au moment de la Révolution française et de l'âge des Lumières : « À la chute des systèmes théologiques et des sociologies providentielles qui, jusqu'au XVIII<sup>e</sup> siècle, constituèrent toute la philosophie de l'histoire, l'avenir sembla tomber de la main de Dieu dans celle des hommes » (p. 7) – telle est la première phrase de « Puissance de l'Uchronie ». Les hommes commencèrent à croire que c'était à eux d'imaginer leur avenir et d'écrire leur propre Histoire : ce fut le temps des utopies. Et comme elles se multipliaient et se contredisaient, chacun prétendant parler au nom de la Raison, de la Vérité et de la Justice, on voulut recourir à « l'expérience de l'Histoire » :

Hors de Dieu, l'avenir s'étendait dans le désordre et pour se rendre maître de ce désordre, il fallait découvrir une confirmation positive de l'utopie, ce qui n'était possible qu'en la prolongeant dans ce qui avait déjà existé, qu'en lui trouvant une preuve dans le passé, ou plutôt qu'en la construisant tout entière sur l'édifice déjà existant de l'histoire. (P. 8.)

En ajoutant ainsi aux visions utopiques de l'avenir des «représentations utopiques du passé», on forgeait ces doctrines ou philosophies de l'histoire que Chamson propose d'appeler des «uchronies». On connaît bien, aujourd'hui, les critiques adressées par Marx aux «utopistes» français du XIX<sup>e</sup> siècle (Fourier, Cabet, Proudhon...) : ils auraient imaginé et prétendu forger l'avenir en suivant leurs désirs ou fantasmes de justice, d'égalité, etc., mais sans tenir aucun compte des mécanismes de l'Histoire et des «lois d'airain» qui selon Marx, les régissent. En 1927, c'est à une autre doctrine, une autre «uchronie» que s'en prend André Chamson, celle du monarchiste Charles Maurras, qui appuyait, quant à lui, sa vision politique de l'avenir sur une représentation utopique de l'âge classique, de la France du «Grand Siècle». Maurras, dit Chamson, était «Aixois d'expérience et d'esprit». Aix-en-Provence, ville «la plus française» – et, donc «la moins provençale» (p. 20-21) – de Provence, ville «monarchique et classique» (p. 19), lui a servi implicitement de modèle lorsqu'il a voulu théoriser «le sentiment d'une continuité de la grandeur humaine, à travers les vicissitudes et les désordres» (p. 24). C'est un bel exemple d'uchronie, aux yeux de Chamson, que cette projection sur toute l'Histoire, de l'Antiquité à nos jours, d'un fantasme nationaliste né de la fréquentation d'une ville. La doctrine de Maurras, son uchronie particulière, est, pour l'essentiel, une utopie aixoise.

À cette uchronie Chamson ne songe pas à opposer une vision plus rationnelle ou plus scientifique de l'Histoire, comme celles de Marx ou de Hegel : ce serait, en effet, combattre une uchronie par une autre. C'est, au contraire, à un poète qu'il demande une expérience tout autre de l'Histoire : l'auteur de *Mireille*, le poète provençal Frédéric Mistral. Les doctrinaires uchronistes analysent ou décrivent de grandes actions ou de grands mouvements de l'Histoire pour y trouver des leçons. «L'histoire nous montre ... L'histoire nous enseigne... Le déterminisme de l'histoire exige... Le courant de l'histoire nous conduit...», ainsi commencent tous les discours politiques de notre siècle, remarque Chamson (p. 125). Mistral, lui, ne se soucie pas de cette «expérience technique» de l'histoire, mais il parvient à traduire dans ses vers une «expérience spirituelle» irréductible à toute doctrine comme à tout discours pratique. Laissons parler André Chamson commentant la réaction du poète au spectacle de la Provence :

Mistral a reçu de ce spectacle une si forte conscience du passé qu'il sait retrouver la présence et l'enseignement de l'histoire partout où l'homme eut à réaliser une tâche. Le sort des cités impériales, le destin des grands de la terre n'est pour lui que point de comparaison : les travaux et les jours, le destin des hommes, lui paraissent d'une autre importance. [ ... ] (P. 97-98.)

Et Chamson cite alors quelques vers du *Poème du Rhône*, où Mistral, «face aux Alpes déroulées par la descente dans une ardente journée, face aux cimes du Vercors, où, à la même heure, les troupeaux de la Crau «broutent les herbes drues », songeant aux pâtres qui les guident », médite sur les grands conquérants, « les Charlemagne avec les Bonaparte / les Annibal et les César de Rome». (P. 98-99.)

Cette expérience de l'histoire [conclut Chamson], liée à l'homme et non pas aux choses qui l'entourent, portée par l'homme à travers la durée et non pas engendrée par cette durée en dehors de l'homme, est aussi bien rurale que citadine et peut être portée à sa plus haute perfection dans un misérable village ou dans une ferme solitaire... (P. 99.)

Ces épanchements de lyrisme régionaliste étaient fort bien accueillis par maints lecteurs des années 1920-1930; ils peuvent, aujourd'hui, faire sourire. Ils sont, par ailleurs, évidemment aux antipodes du lyrisme de Malraux, qui répudie alors jusqu'à son identité européenne pour interroger avec angoisse l'étrangeté de l'Orient extrême, quand il ne chante pas celle de l'imaginaire «*Royaume-Farfelu* » (le livre qui porte ce titre fut publié en 1928). On remarquera cependant qu'ils sont marqués par deux des plus fortes tendances de ces années 1920 et 1930, qu'on appellera, faute de meilleurs termes, le vitalisme d'une part et le populisme d'autre part. Et ces deux tendances-là imprègnent aussi – ou imprégneront – l'œuvre et la pensée de Malraux. Vitalisme, car il est certain que ce que Chamson cherche chez Mistral, c'est une réaction à la théorisation par les philosophes, et même à l'intellectualisation du temps et des mécanismes de l'Histoire. On songe naturellement à Bergson lorsqu'on voit Chamson louer le poète provençal d'avoir su exprimer l'expérience intérieure, l'expérience vécue, de la « durée » historique, et non pas l'histoire (faite par les grands hommes, les institutions, les forces économiques...) comme pure contrainte déterminant mécaniquement et de l'extérieur les actions humaines. Sans doute ce sentiment vécu du temps a-t-il l'aspect d'une résistance à l'Histoire (à ce qu'on a pris l'habitude d'appeler l'Histoire) plutôt que d'une participation à l'Histoire; le titre donné par Chamson à ce texte: « L'Homme contre

l'Histoire.» en témoigne. Mais c'est pourtant dans ce sentiment profond du temps que réside la vraie vie des hommes, celle sur laquelle les théoriciens se contentent de plaquer des constructions abstraites qui la trahissent bien plus qu'elles ne l'ordonnent ou l'orientent. D'où une méfiance envers toutes les rationalisations du temps historique que Malraux partagera. Sa réflexion sur l'art (les œuvres vivent dans le temps de la métamorphose, temps humain par excellence, et non dans celui de l'Histoire, plaqué sur le précédent), mais aussi sa résistance aux séductions de la théorie marxiste, en porteront la marque. La contemplation par Vincent Berger des «noyers de l'Altenburg», préfigurée par certaines descriptions poétiques dans *L'Espoir*, est porteuse d'une sensibilité aux forces vitales qui ignorent l'ordre et les désordres de l'Histoire à laquelle le héros est censé avoir auparavant très activement participé.

Étroitement lié à ce « vitalisme », on découvre aussi dans l'éloge de Mistral par Chamson un indéniable « populisme ». Les humbles – bergers, ouvriers, paysans... – ne participent pas moins intensément à l'Histoire en train de se faire que les conquérants et autres guides des peuples. Tout au contraire, ces derniers sont suspects d'avoir renoncé à la vraie vie au bénéfice de ces stratégies « uchronistes » que les systèmes politiques modernes leur ont permis de mettre en oeuvre – jusqu'à ces catastrophes massives dont le siècle ne fut pas avare. Sous des allures de régionalisme désuet la réflexion de Chamson est en fait une protestation anticipée contre les totalitarismes du siècle qui se sont chaque fois appuyés sur des « uchronies ». Ce peuple des humbles, bien différent dira-t-il un jour, des foules rassemblées dans les meetings politiques, Malraux l'a souvent évoqué lui-même dans ses romans (*L'Espoir* et *Les Noyers de l'Altenburg* notamment, mais aussi *Le Règne du Malin*). Il a aussi admiré la peinture pleine de délicatesse et de sympathie qu'en faisait, dans ses romans (*Compagnons*, *Hyménée*, *Le Sang noir...*), son ami Louis Guilloux. Ce peuple se définit bien plus par sa pratique de la fraternité, son sens de la dignité humaine, son refus de la « comédie » et son aptitude au rite, ou encore son rapport – ambigu – à l'enfance, que par les catégories socio-politiques dans lesquelles ont essayé de le ranger tous les scientifiques de l'Histoire, tous les « uchronistes ».

Chamson, malgré ses multiples protestations de fidélité à sa Provence natale, fut tout le contraire d'un traditionaliste – sa vie et ses engagements en ont témoigné avec éclat. Sa réflexion sur l'uchronie est d'ailleurs aussi bien une critique de Maurras que de

Barrès et son idéologie de « la terre et [des] morts». Elle annonce, en fait, la critique des totalitarismes que les plus audacieux de nos intellectuels contemporains n'entreprirent qu'à la fin des années 1960. Malraux ne s'y trompa pas qui, à notre connaissance, ne lui marchanda jamais son amitié ni son soutien. Sans doute avait-il reconnu en lui un frère en lucidité et en courage intellectuel. On pourrait même suggérer que la pensée de Chamson est l'une de celles qui ont le plus compté dans son évolution personnelle : le peuple de ses romans, la réflexion sur le temps de ses écrits sur l'art en portent la trace.

---

*Pour citer ce texte :*

LARRAT, Jean-Claude : «Chamson et Malraux contre “l’uchronie”», *Présence d’André Malraux sur la Toile*, art. 161, juin 2013. Texte mis en ligne le 10 juin 2013.

URL : <<http://www.malraux.org/index.php/articles.html>>. Texte consulté le [date exacte du téléchargement].